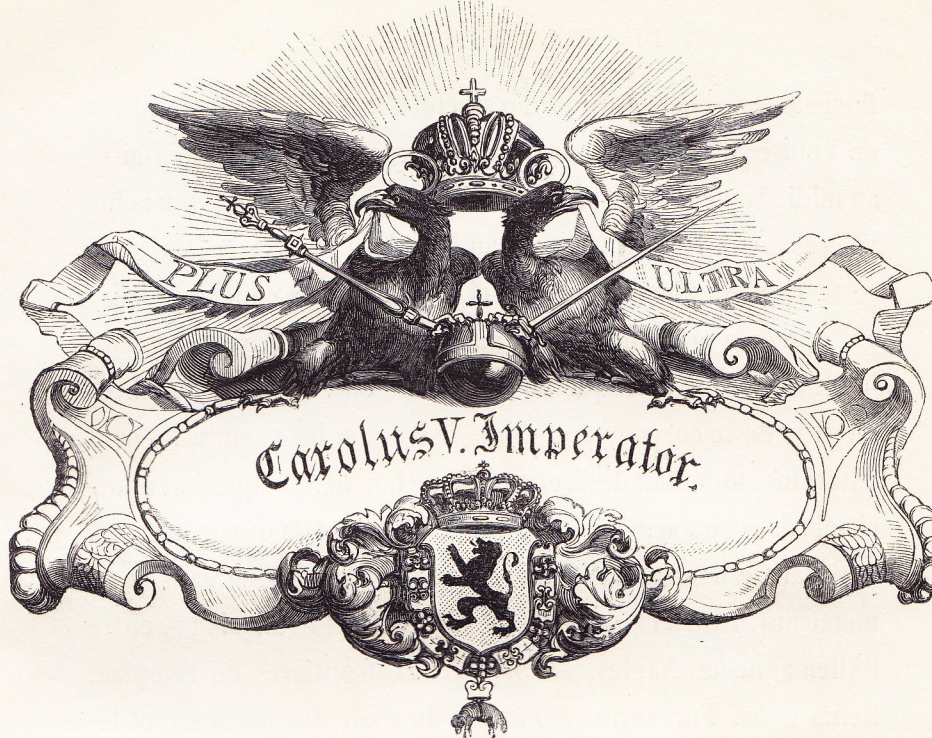
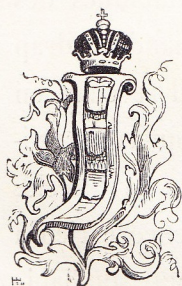




CHARLES-QUINT.



Un suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Europe au seizième siècle, pour avoir, au premier coup d'œil, une idée de la puissance, et tout à la fois du génie de l'homme éminent dont nous allons parler. Depuis Charlemagne, nul souverain n'avait eu à gouverner un empire aussi vaste, et nul empire ne s'était formé d'éléments aussi discords. Au nord, les Pays-Bas et la plus

florissante industrie du globe, victorieuse de celle de Gênes et de Venise ; à l'est, l'Allemagne et la force matérielle et militaire ; au midi, Naples et les arts de l'Italie, l'Espagne et la bravoure chevaleresque ; à l'ouest, le Nouveau-Monde et ses trésors ; partout, ce territoire immense sur lequel le soleil ne se couche jamais : voilà pour la puissance. Voici maintenant pour le génie. Aucun lien naturel ou politique ne rattachait ensemble les membres inégaux de ce corps gigantesque ; la langue, les mœurs, les constitutions, tout était différent et même hostile. Chaque état nourrissait dans son sein des germes de révolte et de discorde civile, et voyait se dresser à sa porte un ennemi terrible et sans cesse menaçant. Entre l'Espagne et les Pays-Bas, François I^{er} ; entre l'Allemagne et Naples, Léon X ; aux frontières de l'empire, Selim et les Turcs ; aux frontières du midi, Barberousse et les Maures. Fallait-il repousser l'invasion des Turcs ? l'alliance et les troupes des réformés étaient indispensables. Charles voulait-il rester dans les Pays-Bas ? l'Espagne murmurait, la noblesse d'Arragon et de Catalogne se soulevait, et Padilla, le noble Espagnol, déclarait la guerre au bourgeois de Gand. S'éloignait-il des Pays-Bas ? les turbulentes communes des Flandres levaient l'étendard de guerre, et les marchands de drap combattaient le roi d'Espagne et des Indes. S'il revenait en Allemagne, c'était pour y rencontrer Luther, les querelles religieuses et toutes les révolutions intellectuelles du xvi^e siècle ; enfin les trésors de l'Amérique ne rapportaient encore rien à l'Europe, et le maître des mines du Potosi usait toute son habileté à remplir ses coffres vides.

Tels étaient les obstacles à vaincre, et si Charles ne sut pas les



H. TENGERS. PR. INV. DEL.

G. COEN

VERMORREN

CHARLES - QUINT.

dominer complètement par la force d'unité d'une idée vaste et inflexible, il réussit souvent à les applanir en cédant à propos aux fatalités des hommes et des choses. Il se fit aimer et craindre au dedans, estimer et craindre au dehors. Ce qu'il était en Flandre et en Allemagne, il ne l'était plus en Espagne et en Italie. On eût dit qu'il changeait de caractère et de principe de gouvernement en changeant de latitude. Il eut l'art de se concilier également sujets et ennemis, peuples et individus, les Allemands comme les Espagnols, la duchesse d'Étampes comme le cardinal de Wolsey. Soit politique, soit grandeur naturelle, sa vie a des traits dignes de Trajan, des mots dignes d'Henri IV. La force ne lui manque pas plus que l'adresse ou la générosité. Du fond de l'Allemagne, il dompte les Catalans et les Arragonais; il n'hésite pas à traverser la France, pour tomber sur Gand révolté et sur les restes des chaperons blancs; il triomphe de François I^{er} à Pavie, de Barberousse à Tunis, et la terreur de son nom suffit pour contenir le Turc dans ses limites. Enfin, chargé de grandeurs et de gloire, comme Sylla, comme Dioclétien, il dépose volontairement ce pouvoir qu'il semblait vouloir élever à la monarchie universelle, et termine dans la paix et l'humilité d'un cloître une des existences de souverain les plus agitées et les plus triomphantes dont l'histoire ait conservé le souvenir. Tout cela n'est peut-être pas assez pour le grand homme, mais c'est plus qu'il ne faut pour le grand prince.

Pendant les derniers jours de février 1500, la ville de Gand était dans toute l'agitation des réjouissances populaires; les sociétés et les corporations avaient déployé leurs bannières et leurs spectacles; un pont de cordages, jeté du beffroi à la tour

de Saint-Nicolas, y formait une promenade aérienne de 200 pas de large, éclairée la nuit par des torches et des lanternes. Les seigneurs de la cour étalaient ces magnificences féodales que ne peuvent atteindre les grandeurs bourgeoises de notre siècle. C'est qu'un fils venait de naître au comte et à la comtesse de Flandre, à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et à Jeanne, reine de Castille. La naissance de Charles, que l'histoire devait immortaliser sous le nom de l'empereur Charles-Quint, avait eu lieu d'une manière aussi heureuse qu'imprévue, le 25 février, dans le palais nommé alors la Cour des princes. Le lendemain, le nouveau-né avait reçu le titre de duc de Luxembourg, et l'ordre de la Toison d'or. On lui donna pour gouverneur, Charles de Croÿ, duc de Chièvres, et pour précepteur, Adrien d'Utrecht, depuis cardinal et souverain pontife. Ce dernier eut d'abord moins de succès que son collègue. Négligeant les études scientifiques, dont peut-être Adrien savait mal corriger l'amertume, Charles, adroit, vigoureux et bien fait de sa personne, leur préférait les exercices du corps, le maniement des armes et du cheval, que lui enseignait M. de Croÿ. Ainsi se trahissait déjà ce besoin de l'utile et du positif, ce sens mûr et pénétrant, qui fut le trait principal de son caractère. Il semblait avoir compris dès lors que, pour un homme destiné à gouverner des empires dans un siècle de désordres et de guerre, la science des chevaliers qui avaient déposé sur son berceau le casque et l'épée d'or était d'un tout autre intérêt que celle des docteurs qui lui avaient remis le même jour un exemplaire de la Bible.

A six ans, Charles-Quint, par la mort de son père, devint

comte de Flandre; il n'en avait que seize, quand son aïeul maternel, Ferdinand, lui laissa la couronne d'Espagne que sa mère, Jeanne la Folle, était incapable de porter. Le traité de Noyon l'avait fiancé à la fille de François I^{er}, qui venait à peine de naître. Ainsi deux règnes que devait ensanglanter une guerre si longue et si variée, commencèrent par une promesse d'alliance et de paix perpétuelle.

Les historiens anglais prétendent que la jeunesse de Charles fut facile, sans méfiance, et se laissant aisément dominer par ceux qui l'entouraient. Cette opinion, que justifie si peu le reste de sa vie, ne s'appuie que sur la partialité peut-être excessive qu'il montra aux Belges, pendant les premières années de son règne. On lui a reproché d'avoir, à son accession au trône d'Espagne, mal apprécié ses nouveaux sujets et, n'écoutant que ses conseillers flamands, de leur avoir permis d'abuser souvent de leur crédit pour vendre impunément les charges et les dignités publiques. Mais que l'on songe combien il était difficile à Charles, enfant de la Belgique, élevé en Flandre, au milieu des mœurs et des coutumes flamandes, de secouer en un instant les habitudes et les opinions de tous ceux qui l'entouraient. Tout le monde était convaincu dans les Pays-Bas que l'union entre les deux nations devait être fatale aux populations belges, comme elle l'avait été à leurs princes; on attribuait la mort prématurée de Philippe le Beau à ses deux voyages en Espagne, et l'accusation d'empoisonnement était si bien enracinée dans l'esprit de la multitude que, selon Van der Vynckt, on y croyait encore deux siècles plus tard. Charles avait grandi sous cette influence. Adoré de ses concitoyens, il était naturel qu'il leur

témoignât une confiance exclusive, au moment où il se déterminait à visiter un pays que tous les préjugés de sa jeunesse lui avaient appris à regarder comme hostile à sa famille. Cependant, une fois arrivé en Espagne, sa conduite fut un habile mélange de fermeté, d'adresse et de générosité. Il estimait sans doute le caractère et les talents du cardinal Ximénès, mais il ne voulut pas conserver pour ministre un homme qui eût été plus puissant que lui-même dans son royaume. Il aimait son frère Ferdinand, mais il n'hésita pas à envoyer en Allemagne un prince que les Espagnols chérissaient comme leur compatriote, et vers lequel, à chaque apparence de mécontentement, se tournaient tous les regards. Les historiens n'approuvent pas le choix qu'il fit de son précepteur Adrien pour gouverner l'Espagne en son absence; le caractère à la fois sauvage et irrésolu d'Adrien semblait tout à fait déplacé dans des circonstances qui réclamaient tout ensemble la flexibilité et l'énergie. Mais c'était un homme pieux et honnête; les Espagnols ne le confondirent jamais avec ses collègues, et malgré leur haine pour tout ce qui portait le nom de Flamand, l'évêque d'Utrecht fut toujours aimé et révééré.

D'ailleurs, pendant ce premier séjour en Espagne, un plus vaste projet absorbait toutes ses pensées. L'empereur Maximilien venait de mourir. Henri VIII et François I^{er} se présentaient aux suffrages des électeurs. Charles-Quint se mit sur les rangs. Jamais plus puissants et plus nobles prétendants ne s'étaient disputé l'héritage de Charlemagne. Le roi d'Angleterre ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait soutenir la concurrence avec de tels rivaux. François faisait valoir ses qualités personnelles,

la maturité de son âge et sa bravoure éprouvée, si nécessaires dans les conjonctures difficiles où pouvait se trouver l'Allemagne, ses victoires sur les Suisses, présage d'autres victoires sur les Turcs. Charles rappelait ses immenses domaines sur les frontières de Turquie; ils faisaient de lui l'ennemi naturel de Selim, le prince qui avait le plus grand intérêt comme les plus grands moyens de lui résister; qui pouvait lui opposer, outre l'infanterie allemande et espagnole, l'or du Nouveau-Monde et le commerce des Pays-Bas; d'ailleurs, Charles, duc d'Autriche et de Luxembourg, n'était pas, comme François, étranger à l'Allemagne, et l'empire était en quelque sorte l'apanage de sa maison. Chacun des deux rivaux semait l'or et les promesses pour appuyer ses prétentions, non-seulement auprès des électeurs, mais auprès des Vénitiens, de Léon X, d'Henri VIII et de tous les princes de l'Europe qui attendaient avec anxiété le dénouement de cette grande intrigue.

Charles triompha. La jalousie ombrageuse des électeurs, également effrayés de la puissance personnelle de François et de la puissance politique de Charles, avait d'abord fait tomber leur choix sur Frédéric de Saxe; mais celui-ci, digne du surnom de *Sage*, eut le bon esprit de refuser l'empire et reporta les suffrages sur le duc d'Autriche. Charles fut élu empereur d'Allemagne, le 18 juin 1519, et couronné bientôt après à Aix-la-Chapelle. Il n'avait pas 20 ans; et déjà, peu content de l'avoir emporté sur son émule dans l'assemblée électorale, il eut assez de talent et d'habileté pour détacher de l'alliance de la France, d'une part le souverain pontife Léon X, de l'autre Henri VIII et le cardinal de Wolsey, son premier ministre, que Fran-

çois croyait avoir enchaîné pour toujours à ses intérêts.

Cependant l'orage, qui grondait depuis plusieurs années entre l'empire et la France, finit par éclater. A la mort du duc de Chièvres, premier ministre de Charles après avoir été son gouverneur, et partisan obstiné de la paix, la guerre s'alluma de tous les côtés à la fois. François, dans l'impétuosité de son caractère, s'était déclaré l'agresseur au nord comme au midi, et la fortune avait paru d'abord lui sourire, mais il ne tarda pas à voir changer en revers ses succès d'un jour. Le duc de Foix s'empare en son nom de la Navarre, mais il la perd en moins de temps qu'il ne l'avait conquise; soutenu par les armes et l'or de la France, Robert de la Marck ose déclarer la guerre à l'empire, et occupe le Luxembourg; mais il est vaincu, la France envahie, et si Bayard, renfermé dans Mézières, n'eût point arrêté les troupes impériales, elles pénétraient au sein du royaume. En Italie, Lautrec, malgré sa bravoure et son habileté, est forcé d'abandonner l'une après l'autre, Parme, Plaisance, Milan, Gênes, Crémone, toutes les conquêtes de la France. Les derniers soldats français repassaient les Alpes, quand Charles, toujours aussi heureux qu'habile, apprend d'une part que le généreux Padilla a succombé, que la *Germanada* de Valence est anéantie, que les révoltes de Castille et d'Arragon, si menaçantes à leur origine, sont étouffées par la féodalité espagnole, sans qu'il ait eu besoin d'intervenir; de l'autre, que les cardinaux ont porté à la papauté son précepteur Adrien; qu'Henri VIII, déclarant une guerre ouverte à François I^{er}, attaque la Bretagne et la Picardie; et enfin, que le plus grand général qu'eût alors la France, le connétable de Bourbon, poussé

à bout par la haine de Louise de Savoie, allait tourner contre son roi et sa patrie, l'épée qui les avait si glorieusement défendus à Marignan et dans le Milanais, tandis qu'un an plus tard, cette autre épée de la France, le chevalier Bayard, devait se briser sur les bords de la Sessia.

Si Charles-Quint, secondé par de si heureuses circonstances, ne réussit pas toujours dans ses vastes projets, c'est que sa position, comme souverain, était bien différente de celle de François I^{er}, par exemple, ou de Henri VIII. Ceux-ci étaient des rois à peu près absolus, qui pouvaient disposer presque à leur gré de la fortune et de la vie de leurs sujets. Pour Charles, au contraire, il était impossible de se procurer les sommes nécessaires aux besoins les plus urgents, sans le vote des ordres de l'état. Diètes, cortès ou communes, en Allemagne, en Espagne ou dans les Pays-Bas, le libre consentement à l'impôt était pour lui une indispensable condition de toute levée d'argent; et non-seulement les assemblées se montraient en général jalouses de leurs privilèges, mais le peuple lui-même exerçait parfois de terribles vengeances contre ceux de ses mandataires qui oubliaient leur devoir, comme le prouva la mort du malheureux Tordesillas à Ségovie. Charles eut besoin d'une prodigieuse habileté pour dominer cette position. La plus précieuse de ses qualités, sous ce rapport, ce fut sa profonde connaissance du cœur humain. En s'accommodant au génie des peuples si divers qu'il gouvernait, il finit par leur imposer ses volontés; et en même temps il sut admirablement choisir les hommes utiles à l'exécution de ses projets. A l'époque où nous nous trouvons, tandis que François I^{er} confiait les destinées de la France à des

favoris comme Lesparre ou Bonnivet, et rebutait par ses injustices ou laissait au second rang les Bourbon, les Lautrec et les Bayard, Charles avait mis à la tête de ses armées et de sa diplomatie des hommes tels que Jean de Manoel, Pescaire, Antoine de Lèves, Lannoy, le prince d'Orange et le connétable de Bourbon lui-même. Il est hors de doute que c'est à de pareils choix qu'il dut le gain de cette bataille de Pavie qui ouvrit et ferma d'une manière si brillante la campagne de 1525, et où François vaincu, malgré des prodiges de valeur, remit son épée au brave et fidèle capitaine belge Lannoy.

On s'est étonné que Charles n'ait point profité de la victoire de Pavie pour achever la ruine de son ennemi et envahir la France consternée de sa défaite et privée de ses plus braves défenseurs. On attribua son inaction en cette rencontre à ce défaut d'argent qui paralysa si souvent ses projets, et à l'activité que sut déployer alors Louise de Savoie, mère du roi. Il semble plus rationnel de penser que Charles craignit, s'il aspirait ouvertement à la conquête de la France, de soulever contre lui l'Europe entière, si jalouse de maintenir l'équilibre entre les grands pouvoirs. L'autorité du pontife de Rome, qui avait si longtemps balancé celle des empereurs, était alors minée et croulait de toutes parts; l'absence de ce contrepoids éveillait plus vivement l'attention de tous les états sur les moindres envahissements que l'un ou l'autre d'entre eux eût osé concevoir. Vouloir effacer la France du rang des royaumes, c'était prétendre hautement à la monarchie universelle, c'était liguier l'univers contre soi. Mais ce qu'il eût été impolitique et sans doute impraticable d'essayer de vive force, Charles tenta de



H. HENDRICKS

ENTREVUE DE CHARLES-QUINT ET DE FRANÇOIS I^{er}.

l'obtenir en mettant à profit la position de son ennemi. Malheureusement, on ne peut le dissimuler, cette idée l'entraîna trop loin. Au lieu de la générosité chevaleresque que François eût déployé sans doute en pareille occasion, Charles n'écouta que les inspirations de l'intérêt du moment. Pendant une année entière, il usa de tous les moyens en son pouvoir, et ne recula pas même devant d'odieuses vexations, pour faire signer à son prisonnier un traité aussi honteux que désastreux pour la France, sans songer que la rigueur même des conditions qu'il imposait les rendait inexécutables.

Dans les premiers moments qui suivirent la bataille de Pavie, et tandis que la France consternée lisait la fameuse lettre de François I^{er} à sa mère : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur, » Charles avait montré une modération pleine de bon goût et de dignité ; il avait défendu les réjouissances publiques, répondant à ceux qui s'en étonnaient, qu'il serait temps de se réjouir lorsqu'on aurait triomphé des infidèles. Mais bientôt l'ambition perça ces vains dehors de désintéressement. François, renfermé dans l'alcazar de Madrid, espéra longtemps qu'une entrevue avec Charles-Quint lui-même applanirait tous les obstacles et terminerait sa captivité. Enfin, l'impatience de voir son vœu réalisé, les ennuis de la prison et les rigueurs exercées envers lui, lui causèrent une fièvre dangereuse. Charles, effrayé, se détermina à le satisfaire, et se rendit à Madrid. L'entrevue eut lieu le 28 septembre 1525. L'empereur, dit Guichardin, montra à son prisonnier une affectueuse bienveillance, et lui promit qu'il ne tarderait pas à recouvrer sa liberté. Affaibli par la maladie, François crut facilement à ces promesses, et cet

espoir contribua à lui rendre la santé. Mais les négociations ne devaient pas tarder à passer des mains de Charles-Quint dans celles de ses ministres. Les conditions de la délivrance de François devinrent tellement rigoureuses que le prisonnier préféra céder la couronne à son fils ; et l'acte formel d'abdication fut porté en France par Marguerite, sœur du roi, alors duchesse d'Alençon. L'empereur sentit les conséquences d'un pareil acte ; il allait perdre en un jour le fruit de ses victoires et d'une année d'attente ; au lieu du roi de France, il n'avait plus en son pouvoir qu'un simple bourgeois de Madrid. Il adoucit donc en quelques points la rigueur de ses premières conditions ; François, fatigué et impatient, consentit à tout, avec la résolution de ne rien tenir ; le traité fut enfin signé le 14 janvier 1526, et à peine le prisonnier était-il de retour dans ses états que la guerre se ralluma.

Cette conduite était d'autant plus aisée à prévoir que, pendant le séjour de François à Madrid, les choses avaient changé de face. La crainte qu'inspirait à l'Europe la puissance du vainqueur de Pavie, et ses rigueurs à l'égard de François, avaient détaché de son alliance les princes d'Italie et le roi d'Angleterre. Le siège de Rome, prise par le connétable de Bourbon qui y perdit la vie, le sac de cette ville pendant lequel les soldats du roi catholique traitèrent la capitale du monde chrétien avec plus de barbarie que n'avaient jamais fait les Goths et les Vandales, l'emprisonnement du pape qui suivit la prise de Rome, tout contribua à aliéner du parti impérial l'esprit des princes et des peuples.

Aussi la fortune sembla-t-elle se déclarer contre l'empereur

au commencement de la campagne, et sa position eût été difficile, si François eût su mettre à profit ses premiers succès en Italie. Mais ce prince, livré aux favoris qui flattaient ses passions, se montra aussi injuste envers l'amiral Doria, le plus habile de ses alliés, qu'il l'avait été envers le connétable de Bourbon, le plus habile de ses sujets. Puis, fatigué d'une guerre si longue et si souvent malheureuse, avide de repos et de plaisir, impatient de revoir ses fils qu'il avait donnés pour ôtages, il finit par souscrire au traité de Cambrai, que l'on nomma la *Paix des Dames*, parce que Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie en furent seules les négociateurs. L'empereur y gagnait la cession de toutes les villes que les Français occupaient encore dans le Milanais, la renonciation de la France à toute prétention sur le reste de l'Italie et à la souveraineté de la Flandre et de l'Artois, enfin deux millions d'écus pour la rançon des fils du roi.

Tranquille du côté de la France, Charles-Quint pensa que le moment était enfin venu de reporter toute son attention vers l'Allemagne, où se propageait de toutes parts l'incendie des guerres religieuses. La conduite de l'empereur dans la question du protestantisme a été diversement appréciée. On lui reprochait dans son siècle la tiédeur de son catholicisme; depuis, on l'a plutôt accusé de n'avoir point favorisé l'élan donné par la réforme à l'esprit humain. Autant que l'on en peut juger par les faits, Charles partageait, comme individu, l'opinion d'Erasme et de ceux que plus tard l'on appela en France les *Politiques*. Ces hommes ne se dissimulaient point les abus du catholicisme, mais ils auraient voulu que la réforme partît de l'église elle-même; ils ne regardaient point celle qu'avait formulée Luther

comme un progrès dans la marche de la civilisation ; ils en prévoyaient les défauts et les excès. Comme prince, sa position était nettement tracée. Empereur d'Allemagne, élu pour refouler l'islamisme en Asie, son devoir et son intérêt était de maintenir la papauté, le bras spirituel, en quelque sorte, du corps dont il était lui-même le bras temporel ; chef des populations essentiellement catholiques de l'Espagne, de l'Italie et de la partie méridionale des Pays-Bas, il lui eût été impossible de tolérer la réforme sans compromettre partout sa souveraineté. Il n'avait donc pas à hésiter. Mais les circonstances furent plus puissantes que son devoir et sa volonté. Lorsque l'hérésie encore naissante pouvait être plus aisément étouffée, les agitations intérieures de l'Espagne et les guerres avec la France divertirent son attention, et quand il put se tourner tout entier contre la réforme, elle était déjà trop puissante, l'union de Smalkade comptait trop de princes et de villes libres pour qu'il osât l'attaquer de front. Plus tard, enfin, après que les excès des anabaptistes et d'autres sectaires eurent appris aux princes, aux peuples, et aux premiers réformateurs eux-mêmes, quelles terribles conséquences elle pouvait amener, l'étoile de Charles pâlisait ; la réforme, adulte et fortifiée par l'expérience, avait armé le bras de Maurice de Saxe ; elle allait faire reculer l'empereur lui-même et fonder son existence sur l'inébranlable base de la paix de Passau.

Mais en attendant cette dernière phase de la réforme allemande au ^{xvi}^e siècle, la conduite de Charles-Quint fut aussi habile et aussi prudente que le permettaient les circonstances. Tout en réclamant du pape un concile général qui put terminer tous les différends, il consacra, par la diète de Ratisbonne, le

principe de la tolérance, il sut se concilier les catholiques et les protestants, et les trouva prêts à le seconder contre Soliman qui menaçait la Hongrie, à la tête de 300,000 hommes de troupes. Jusqu'alors Charles n'avait jamais commandé ses armées en personne. Il semblait attendre cette grande occasion. Car ici il n'avait plus à combattre des Français ou des Italiens; il s'agissait des éternels ennemis du christianisme et de la civilisation. Soliman, le digne contemporain des grands princes qui illustrèrent le *xvi^e* siècle, craignit pourtant de se mesurer avec la fortune de Charles. Devancé, dans toutes ses tentatives d'attaque, par la prudente vigilance de son ennemi, il se retira devant lui. Charles, vainqueur de l'islamisme sur terre, put bientôt remporter sur lui une victoire encore plus décisive, en arrachant Tunis aux mains du fameux Chérédin Barberousse. Les campagnes d'Italie avaient été la gloire de ses généraux plus encore que la sienne. A la prise de Tunis, l'empereur lui-même combattit une seconde fois pour l'honneur du nom chrétien, sans distinction d'opinion, pour la tranquillité de l'Europe, sans distinction de nation. Le résultat de cette conquête fut la destruction momentanée du moins de la piraterie, et la délivrance de vingt mille esclaves chrétiens, qui portèrent en tous lieux l'éloge de leur libérateur. Il revint en Allemagne par l'Italie, et chaque pas de son long voyage fut un nouveau triomphe.

La prise de Tunis est l'apogée de la gloire de Charles-Quint. Depuis cette époque, il sembla que la fortune, jusqu'alors si fidèle aux drapeaux de l'empire, ait voulu passer à l'ennemi et justifier d'avance ce mot qu'il prononça plus tard : « Je reconnais que la fortune est une femme, elle abandonne les cheveux

blancs. » Sa première disgrâce est la funeste campagne de France, de l'année 1556, où l'armée impériale fut usée et anéantie sans combats. Bientôt après, Charles se vit forcé de sévir contre les Gantois, ses compatriotes, révoltés pour une question d'impôt, contre sa sœur Marie, gouvernante des Pays-Bas. Sa sévérité, peut-être nécessaire, fut d'ailleurs tempérée par la clémence ; cependant on la lui a reprochée d'autant plus vivement qu'elle contraste avec l'indulgence qu'il témoignait en même temps pour la noblesse espagnole, coupable du même délit. On peut blâmer avec plus de justice son manque de bonne foi à l'égard du roi de France, qui, à cette occasion, lui avait accordé avec une franchise si généreuse le passage par ses états.

Mais le plus grand désastre du règne de Charles-Quint fut assurément la fatale expédition d'Alger, qu'il entreprit contre l'avis de ses plus expérimentés capitaines, et entre autres de l'amiral Doria. En vain avait-il réuni l'armée la plus brillante, la flotte la plus nombreuse et la mieux équipée que l'Afrique ait vues sans doute depuis les guerres de Rome et de Carthage ; en vain fit-il preuve, jusqu'au dernier instant, d'une constance, d'une fermeté, d'une générosité que ses prospérités continuelles ne lui avaient point fourni l'occasion de déployer jusqu'alors ; assailli sur mer et sur terre par des tempêtes inouïes, il perdit 40,000 hommes en quatre jours, et fut obligé de fuir, vaincu, moins par les ennemis qu'il eut à peine le temps et les moyens d'attaquer, que par la nature et les éléments conjurés.

Cette fois il revint par l'Espagne. Mais le retour d'Alger n'était pas celui de Tunis. D'un côté, la France, alliée avec la Turquie, avait profité de sa défaite pour recommencer la guerre.

et la journée de Cérisolles allait laver la honte de Pavie; de l'autre, l'union de Smalkade avait repris de nouvelles forces. Cependant Charles ne se laissa point abattre. Dans la campagne de 1544, les armes impériales obtinrent des succès qui amenèrent le traité si favorable de Crespy; et, par un habile mélange de prudence et de vigueur, il parvint à dénouer les liens de la ligue protestante. Malheureusement, ce retour de la fortune fut passager. Les ennemis les plus constants de Charles, François I^{er} et Luther, étaient morts; mais à l'homme de plume avait succédé l'homme d'épée, à Luther, Maurice de Saxe; mais au guerrier vieillissant et découragé, le guerrier animé de toute l'ambition de la jeunesse, à François I^{er}, Henri II. Dans la lutte avec Charles-Quint, Maurice de Saxe l'emporta sur l'empereur, d'abord par l'adresse, ensuite par la force; après s'être longtemps joué de sa sagacité ordinaire, il finit par le vaincre à Inspruck, et la paix de Passau, qui fut la conséquence de cette déroute, consolida le protestantisme en Allemagne. Henri II ne fut pas moins heureux que Maurice; la brillante défense de Metz, par le duc de Guise, mit la France à l'abri de toute attaque, et tandis que les Turcs se maintenaient en Hongrie contre l'empereur, il ne réussissait pas mieux à chasser les Français de l'Italie.

Ce fut dans ces circonstances que Charles songea à abdiquer le pouvoir souverain. Elles suffirent pour expliquer ce dernier acte de sa vie. Il n'est pas besoin de recourir ici à ces caprices du cœur, à cette satiété de l'esprit humain, dont un poète a dit :

Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

Il n'est pas nécessaire non plus de supposer des mystères de haute politique et des secrets d'état jusqu'à présent inconnus. Des causes plus simples et plus naturelles se révèlent à l'observateur. La mission de Charles-Quint, protecteur naturel du christianisme et du saint siège, était de triompher également des infidèles et des hérétiques; or, Soliman avait pris Rhodes et dominait la Hongrie, la paix de Passau assurait l'existence de la réforme. Tous les lieux témoins des victoires de Charles l'étaient désormais de ses défaites, Alger en Afrique, Cérissolles en Italie. Metz en France, Inspruck en Allemagne. Ajoutez que de violentes attaques de goutte l'avaient tourmenté dès sa jeunesse; que la force du mal, triomphant de tous les remèdes, croissait avec l'âge; que les accès presque continuels altéraient l'énergie de son âme, lui défendaient toute occupation sérieuse et suivie, et qu'il souffrait toutes les douleurs d'une vieillesse anticipée. Je ne parle pas même avec quelques historiens du caractère difficile de Philippe II, son fils, et des entraves qu'il avait déjà mises à l'administration de plusieurs parties de l'empire. Serait-il vrai, comme le dit Van der Vynckt, que Charles sentit qu'il valait mieux céder à son fils et lui abandonner l'empire, que d'avoir recours à la force et d'en venir à des extrémités toujours douloureuses pour un père? Par tous ces motifs, Charles n'attendait plus qu'une occasion favorable pour accomplir son dessein. La paix de religion en Allemagne, le traité qu'il fit avec la France, et la mort de Jeanne d'Arragon, sa mère, en hâtèrent l'exécution.

En conséquence tous les grands de l'état et toutes les personnes revêtues des premières dignités de l'empire et de l'Espagne furent convoquées à Bruxelles, et Charles, voulant,



ABDICATION DE CHARLES-QUINT.

en cette occasion, s'entourer d'une pompe extraordinaire, monta pour la dernière fois sur son trône, dans la grande salle de son palais, le 25 octobre 1555, selon la plupart des historiens. Près de lui étaient assis Philippe, roi d'Angleterre, Maximilien, roi de Bohême, et Emmanuel Philibert, duc de Savoie; de l'autre côté, Éléonore et Marie, ses sœurs, l'une, douairière de France, et l'autre, de Hongrie, Marie, reine de Bohême, et Christine, duchesse de Lorraine. La séance ouverte, l'empereur commanda à Philibert de Bruxelles, président du conseil de Flandre, d'exposer à cette auguste assemblée le motif pour lequel elle était réunie.

Celui-ci, prenant la parole, prononça un discours qui portait en substance que, depuis que l'empereur avait reçu le sceptre des mains de son aïeul, Maximilien, le bonheur de ses sujets avait été le but de tous ses travaux, mais qu'il avait montré un attachement tout particulier aux Belges, qu'il regardait comme ses concitoyens et chérissait comme ses enfants; que maintenant, affaibli par les maladies, il se sentait averti de ne plus s'occuper que d'un monde meilleur, et de déposer en des mains plus fortes et plus habiles le fardeau du gouvernement qu'il ne pouvait plus supporter; que Philippe était parvenu à un âge où la sagesse accompagne déjà la vigueur; qu'ainsi, il se dépouillait en sa faveur de la souveraineté des Pays-Bas et de la Bourgogne; qu'il priait le Très-Haut de faire tourner cet acte de sa volonté au bonheur de son fils et de ses peuples; que lui-même allait s'embarquer pour l'Espagne, et que, dès ce moment, il dégageait ses sujets du serment de fidélité envers lui pour le transporter à Philippe.

Philibert avait à peine fini de parler, quand l'empereur se leva, appuyé sur l'épaule de Guillaume de Nassau, son favori, et parcourant des yeux un papier qu'il avait apporté pour soulager sa mémoire, s'exprima à peu près en ces termes :

« Depuis l'âge de 17 ans jusqu'aujourd'hui, le bonheur de mes peuples et la défense de la religion et de l'état ont été le seul objet de toutes mes pensées, le seul but de mes entreprises. Pendant tout cet espace de temps, j'ai donné peu de moments à mon repos, encore moins à mes plaisirs. La guerre ou les soins d'une administration si vaste et si compliquée, m'ont obligé à faire neuf voyages en Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, quatre en France, dix aux Pays-Bas, deux en Angleterre, autant en Afrique, et à traverser onze fois les mers.

« Presque toutes les guerres que je me suis vu forcé d'entreprendre ont été couronnées d'un heureux succès; les traités et alliances que j'ai faits ont été utiles à mes peuples, si bien qu'aussi longtemps que mes forces m'ont permis de remplir toute l'étendue de mes devoirs, le seul regret que puissent avoir eu mes ennemis, c'est que Charles ait vécu et régné. Aujourd'hui je sens ces forces m'abandonner; une maladie cruelle les mine insensiblement, et ce n'est pas lorsque la mort s'approche de moi, que je serais capable de préférer quelques jours de plus passés sur le trône au bonheur et au repos de mes sujets. Au lieu d'un monarque accablé d'infirmités et déjà un pied dans la tombe, je vous donne un prince dans toute la force de l'âge; promettez-moi de lui obéir fidèlement, de demeurer unis à jamais dans la religion catholique, et pardonnez à votre roi les fautes qui ont pu lui échapper au milieu des embarras et des

inquiétudes du gouvernement.» Alors se tournant vers Philippe :

« Puissiez-vous, lui dit-il, régner heureusement. Sans doute vous devez quelque reconnaissance à un père qui, de son vivant, ôte la couronne de son front pour la placer sur le vôtre ; et pourtant, lorsque je songe au fardeau dont je charge un fils que j'aime si tendrement, je le crois plutôt à plaindre qu'à féliciter. Quoi qu'il en soit, si vous pensez m'être redevable, transportez à vos peuples la reconnaissance que vous vouliez me témoigner, et prouvez-moi votre gratitude en les rendant heureux. Craignez Dieu, le souverain maître de toutes choses, maintenez dans toute sa pureté la foi catholique, respectez les lois et les privilèges des villes ; et fasse le ciel, pour vous récompenser, que vous ayez un jour un fils aux mains duquel vous puissiez remettre le sceptre avec autant de plaisir et de confiance que je le remets aux vôtres. »

Alors Philippe qui était à genoux devant son père, lui ayant baisé la main, Charles l'embrassa, lui mit les mains sur la tête, et le proclama prince des Pays-Bas ; puis il resta quelque temps immobile et les yeux pleins de larmes. Les membres de l'assemblée pouvaient à peine retenir les leurs. Enfin, l'empereur, comme épuisé par ce dernier effort, se laissa retomber sur son siège.

La cérémonie étant achevée, Charles sortit de la salle, appuyé sur le prince d'Orange. Un mois après, il déposa de même le sceptre de roi d'Espagne et des Indes. Enfin, il chargea le prince d'Orange d'aller porter la couronne impériale à son frère Ferdinand, roi des Romains.

Charles quitta son palais, et jusqu'à son départ, qui n'eut lieu qu'au mois de septembre de l'année suivante, il habita une

maison située alors dans l'enclos du Parc de Bruxelles, probablement sur le terrain occupé aujourd'hui par le Palais de la Nation, et qu'on nomma la maison de l'empereur.

Il partit de Flessingue, le 17 septembre 1556, arriva en Espagne onze jours après, et se retira au monastère de Saint-Just. On sait qu'un an plus tard les austérités auxquelles il se livra, peut-être le désœuvrement qui avait succédé à une vie si active, et le besoin d'émotions, exaltèrent son imagination, et qu'il voulut en quelque sorte abdiquer la vie comme il avait abdiqué l'empire. Ce fut en sortant de la cérémonie bizarre où l'on avait célébré ses propres funérailles, qu'il fut saisi d'une fièvre, dont il mourut le lendemain, 21 septembre 1558.

Charles-Quint eut toutes les vertus de l'homme privé ; il fut époux irréprochable, bon frère, trop bon père peut-être. On cite de lui une foule de mots spirituels, et il eut dans les grandes occasions l'éloquence du cœur ; il parlait presque toutes les langues de l'Europe ; il prouva l'intelligence des lettres et des arts, il aima et caressa les littérateurs et les artistes. On sait que visitant un jour le Titien dans son atelier, celui-ci laissa tomber son pinceau, et que Charles le ramassa, en disant que le Titien méritait d'être servi par le César. Il porta jusqu'à l'excès sa reconnaissance pour ceux qui avaient été chargés d'élever sa jeunesse ; ses précepteurs, de Chièvres et Adrien d'Utrecht, restèrent ses ministres, l'un jusqu'à sa mort, l'autre jusqu'à son élévation au pontificat. Clément envers ses ennemis, humain envers tous, il adoucit la sévérité des lois à l'égard des Espagnols et des Gantois révoltés. Il prononça un mot charmant à propos d'un de ses ennemis. « Pourquoi faire grâce, lui demandait-on, à un homme

d'un caractère obstiné et incorrigible, et qui recommencera infailliblement ? — Je me ménage, répondit-il, le plaisir d'être clément deux fois. » Brave de sa personne, quand il se mit lui-même à la tête de ses armées, il fut toujours habile, sinon toujours heureux. Ce qui manqua à Charles-Quint pour être un grand homme, ce fut une grande idée qu'il ait pu saisir, embrasser, poursuivre dans tous ses détails, et réaliser dans tout son ensemble. Peut-être aspira-t-il, bien qu'il l'ait toujours nié, à la monarchie universelle ; peut-être eut-il pour but, comme il le répéta souvent, de refouler l'islamisme en Asie et d'anéantir l'hérésie ; mais il eut contre lui ses propres sujets, avares de leurs ressources et jaloux de leurs libertés, il eut contre lui François I^{er}, Soliman et Luther ; il ne parvint à atteindre aucun des buts qu'il proclamait officiellement, ou que son génie s'était marqués en secret, et à sa mort, les Turcs étaient maîtres de Rhodes et de la Hongrie, la réforme était assise sur les plus solides fondements, et le projet d'une monarchie universelle était devenu plus impraticable que jamais.

Quoi qu'il en soit, sa mémoire doit toujours être chère à la Belgique. Nul prince n'a plus fait pour elle ; nul n'a mieux senti les deux conditions souveraines d'existence pour la nationalité belge, l'union indissoluble de toutes les provinces sous un seul sceptre, et la prépondérance de la capitale. « Nous avons toujours soigneusement et curieusement veillé, disait-il, dans la pragmatique sanction de 1549, à ce qui a concerné le bien, le repos et la tranquillité de nos Pays-Bas. Nous avons pourvu non-seulement à ce qui nous semblait nécessaire pour le présent, mais aussi aux choses de l'avenir, afin que nosdits pays

fussent d'autant mieux régis, gouvernés et conservés en leur entier. Étant notre intention de toujours faire de même envers eux par tous convenables moyens qui se pourront offrir, nous avons considéré qu'il importait grandement à nosdits pays, pour leur entière sûreté, qu'à l'avenir, ils demeuraient toujours sous un même prince, pour les tenir en une masse, connaissant bien que s'ils venaient à tomber en diverses mains par droit de succession héréditaire, ce serait leur évidente ruine. » « Charles-Quint, dit avec raison l'abbé Raynal, sera surtout adoré des Belges, qu'il distinguera. Bruxelles sera le lieu de tous ses états où la cour sera la plus belle, la plus libre, la plus nombreuse. Il avait senti de bonne heure que les Belges étaient incapables de s'accommoder au génie de leur maître; et il avait trouvé l'art de s'accommoder au leur. »

A. BARON.



LES

BELGES ILLUSTRÉS,

PAR

MM. J. ALTMAYER, A. BARON, F. CARRON,
COOMANS AINÉ, TH. JUSTE, CH. HEN, PH. LESBROUSSART, G.-H. MOKE,
L. POLAIN, LE BARON DE REIFFENBERG, EUGÈNE ROBIN,
LE BARON DE STASSART,
CH. SOUDAIN DE NIEDERWERTH, MADemoisELLE MARIE VAN ECKELRAEDE, L. WOLFFERS.

PREMIÈRE PARTIE.

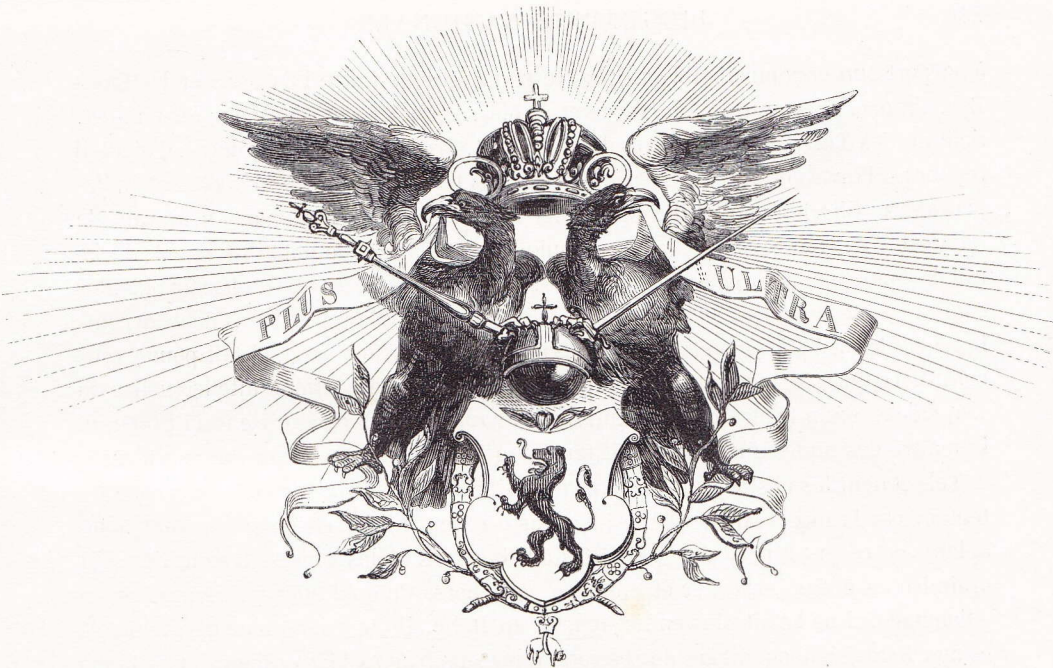


BRUXELLES,

LIBRAIRIE NATIONALE : A. JAMAR ET CH. HEN,

RUE DES MINIMES, 8 BIS.

1844



CHARLES-QUINT.



Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Europe au xvi^e siècle pour avoir, au premier coup d'œil, une idée de la puissance, et tout à la fois du génie de l'homme éminent dont nous allons parler. Depuis Charlemagne, nul souverain n'avait eu à gouverner un empire aussi vaste, et nul empire ne s'était formé d'éléments aussi discords. Au nord, les Pays-Bas et la plus florissante industrie du globe, victorieuse de celle de Gènes et de Venise; à l'est, l'Allemagne et la force matérielle et militaire; au midi, Naples et les arts de l'Italie, l'Espagne et la bravoure chevaleresque; à l'ouest, le nouveau monde et ses trésors; en un mot, ce territoire riche, divers, immense, sur lequel le soleil ne se couchait jamais : voilà pour la puissance. Voici maintenant pour le génie. Aucun lien naturel ou politique ne rattachait ensemble les membres inégaux de ce corps gigantesque; la langue, les mœurs, les constitutions, tout était différent et même hostile. Chaque État nourrissait dans son sein des germes de révolte et de discorde, et voyait se dresser

à sa porte un ennemi terrible et sans cesse menaçant. Entre l'Espagne et les Pays-Bas, François I^{er} ; entre l'Allemagne et Naples, Léon X ; aux frontières du sud-est, Selim et les Turcs ; aux frontières du sud-ouest, Barberousse et les Mores. Fallait-il repousser l'invasion des Turcs ? l'alliance et les troupes des réformés étaient indispensables. Charles voulait-il rester dans les Pays-Bas ? l'Espagne murmurait, la noblesse d'Aragon et de Catalogne se soulevait, et Padilla, le noble Espagnol, déclarait la guerre au bourgeois de Gand. S'éloignait-il des Pays-Bas ? les turbulentes communes des Flandres levaient l'étendard de guerre, et les marchands de drap combattaient le roi d'Espagne et des Indes. S'il revenait en Allemagne, c'était pour y rencontrer Luther, les querelles religieuses et toutes les révolutions intellectuelles du xvi^e siècle ; enfin les trésors de l'Amérique ne rapportaient encore rien à l'Europe, et le maître des mines du Potosi usait toute son habileté à remplir ses coffres vides.

Tels étaient les obstacles à vaincre, et si Charles ne sut pas les dominer complètement par la force d'unité d'une idée vaste et inflexible, il réussit souvent à les aplanir en cédant à propos aux fatalités des hommes et des choses. Il se fit aimer et craindre au dedans, estimer et craindre au dehors. Ce qu'il était en Flandre et en Allemagne, il ne l'était plus en Espagne et en Italie. Il était agréable aux Flamands et aux Bourguignons, dit un de ses contemporains, par sa bienveillance et sa familiarité, aux Italiens par son esprit et sa prudence, aux Espagnols par l'éclat de sa gloire et par sa sévérité. On eût dit qu'il changeait de caractère et de principe de gouvernement en changeant de latitude. C'est ainsi qu'il eut l'art de se concilier également sujets et ennemis, peuples et individus, les Allemands comme les Espagnols, la duchesse d'Étampes comme le cardinal Wolsey. Soit politique, soit grandeur naturelle, sa vie a des traits dignes de Trajan, des mots dignes d'Henri IV. La force ne lui manque pas plus que l'adresse ou la générosité. Du fond de l'Allemagne, il dompte les Catalans et les Aragonais ; il n'hésite pas à traverser la France, pour tomber sur Gand révolté et sur les restes des chaperons blancs ; il triomphe de François I^{er} à Pavie, de Barberousse à Tunis, et la terreur de son nom suffit pour contenir le Turc dans ses limites. Enfin, chargé de grandeurs et de gloire, comme Sylla, comme Dioclétien, il dépose volontairement ce pouvoir qu'il semblait vouloir élever à la monarchie universelle, et termine dans la paix et l'humilité d'un cloître une des existences de souverain les plus agitées et les plus triomphantes dont l'histoire ait conservé le souvenir. Tout cela est déjà beaucoup pour le grand homme, c'est plus qu'il ne faut pour le grand prince.

Pendant les derniers jours de février 1500, la ville de Gand était dans toute l'agitation des réjouissances populaires ; les sociétés et les corporations avaient déployé leurs bannières et leurs spectacles ; un pont de cordages, jeté du beffroi à la tour de Saint-Nicolas, y formait une promenade aérienne de deux cents pas de large, éclairée la nuit par des torches et des lanternes. Les seigneurs de la cour étalaient ces magnificences féodales que ne peuvent atteindre les grandeurs bourgeoises de notre siècle. C'est qu'un fils venait de naître au comte et à la comtesse de Flandre, à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et à Jeanne, infante d'Espagne. La naissance de Charles, que l'histoire devait immortaliser sous le nom de l'empereur Charles-Quint, avait eu lieu d'une manière aussi heureuse qu'imprévue, le 25 février, dans le palais



H. HENDRIKX INV. DEL.

DROWN

VERMORPEN

nommé alors la Cour des princes. Le lendemain, le nouveau-né avait reçu le titre de duc de Luxembourg et l'ordre de la Toison d'or. On lui donna pour gouverneur Charles de Croy, duc de Chièvres, et pour précepteur Adrien d'Utrecht, depuis cardinal et souverain pontife. Ce dernier eut d'abord moins de succès que son collègue. Négligeant les études scientifiques, dont peut-être Adrien savait mal corriger l'amertume, Charles, adroit, vigoureux et bien fait de sa personne, leur préférait les exercices du corps, le maniement des armes et du cheval, que lui enseignait M. de Croy. Ainsi se trahissait déjà ce besoin de l'utile et du positif, ce sens mûr et pénétrant, qui fut le trait principal de son caractère. Il semblait avoir compris dès lors que, pour un homme destiné à gouverner des empires dans un siècle de désordres et de guerres, la science des chevaliers qui avaient déposé sur son berceau le casque et l'épée d'or était d'un tout autre intérêt que celle des docteurs qui lui avaient remis le même jour un exemplaire de la Bible.

A six ans, Charles-Quint, par la mort de son père, devint souverain des provinces belges ; il n'en avait que seize quand son aïeul maternel, Ferdinand, lui laissa la couronne d'Aragon que sa mère, Jeanne la Folle, était incapable de porter. Le traité de Noyon l'avait fiancé à la fille de François I^{er}, qui venait à peine de naître. Ainsi deux règnes que devait ensanglanter une guerre si longue et si variée, commencèrent par une promesse d'alliance et de paix perpétuelle.

Les historiens anglais prétendent que la jeunesse de Charles fut facile, sans méfiance et se laissant aisément dominer. Cette opinion, que justifie si peu le reste de sa vie, ne s'appuie que sur la partialité, peut-être excessive, qu'il montra aux Belges, pendant les premières années de son règne. On lui a reproché d'avoir, à son accession au trône d'Espagne, mal apprécié ses nouveaux sujets, et d'avoir permis à ses conseillers flamands, qu'il écoutait presque seuls, d'abuser souvent de leur crédit pour vendre impunément les charges et les dignités publiques. Mais que l'on songe combien il était difficile à Charles, enfant de la Belgique, élevé en Flandre, au milieu des mœurs et des coutumes flamandes, de secouer en un instant les habitudes et les opinions de tous ceux qui l'entouraient. Tout le monde était convaincu dans les Pays-Bas que l'union entre les deux nations devait être fatale aux populations belges, comme elle l'avait été à leurs princes : on attribuait la mort prématurée de Philippe le Beau à ses deux voyages en Espagne, et l'accusation d'empoisonnement était si bien enracinée dans l'esprit de la multitude que, selon Van der Vynckt, on y croyait encore deux siècles plus tard. Charles avait grandi sous cette influence. Adoré de ses concitoyens, il était naturel qu'il leur témoignât une confiance exclusive, au moment où il se déterminait à visiter un pays que tous les préjugés de sa jeunesse lui avaient appris à regarder comme hostile à sa famille. Cependant, une fois arrivé en Espagne, sa conduite fut un habile mélange de fermeté, d'adresse et de générosité. Il estimait sans doute le caractère et les talents du cardinal Ximénès, mais il ne voulut pas conserver pour ministre un homme qui eût été plus puissant que lui-même dans son royaume. Il aimait son frère Ferdinand, mais il n'hésita pas à envoyer en Allemagne un prince que les Espagnols chérissaient comme leur compatriote, et vers lequel, à chaque apparence de mécontentement, se tournaient tous les regards. Les historiens n'approuvent pas le choix qu'il fit de son précepteur Adrien pour gouverner l'Espagne

en son absence ; le caractère à la fois sauvage et irrésolu d'Adrien semblait tout à fait déplacé dans des circonstances qui réclamaient tout ensemble la flexibilité et l'énergie. Mais c'était un homme pieux et honnête ; les Espagnols ne le confondirent jamais avec ses collègues, et malgré leur haine pour tout ce qui portait le nom de Flamand, l'évêque d'Utrecht fut toujours aimé et révééré.

D'ailleurs, pendant ce premier séjour en Espagne, un plus vaste projet absorbait toutes ses pensées. L'empereur Maximilien venait de mourir. Henri VIII et François I^{er} se présentaient aux suffrages des électeurs. Charles-Quint se mit sur les rangs. Jamais plus puissants et plus nobles prétendants ne s'étaient disputé l'héritage de Charlemagne. Le roi d'Angleterre ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait soutenir la concurrence avec de tels rivaux. François faisait valoir ses qualités personnelles, la maturité de son âge et sa bravoure éprouvée, si nécessaires dans les conjonctures difficiles où pouvait se trouver l'Allemagne, ses victoires sur les Suisses, présages d'autres victoires sur les Turcs. Charles rappelait ses immenses domaines sur les frontières de Turquie ; ils faisaient de lui l'ennemi naturel de Selim, le prince qui avait le plus grand intérêt comme les plus grands moyens de lui résister, qui pouvait lui opposer, outre l'infanterie allemande et espagnole, l'or du nouveau monde et le commerce des Pays-Bas ; d'ailleurs, Charles, duc d'Autriche et de Luxembourg, n'était pas comme François, étranger à l'Allemagne, et l'Empire était en quelque sorte l'apanage de sa maison. Chacun des deux rivaux semait l'or et les promesses pour appuyer ses prétentions, non-seulement auprès des électeurs, mais auprès des Vénitiens, de Léon X, d'Henri VIII et de tous les princes de l'Europe qui attendaient avec anxiété le dénouement de cette grande intrigue.

Charles triompha. La jalousie ombrageuse des électeurs, également effrayés de la puissance personnelle de François et de la puissance politique de Charles, avait d'abord fait tomber leur choix sur Frédéric de Saxe ; mais celui-ci, digne du surnom de *Sage*, eut le bon esprit de refuser l'empire et reporta les suffrages sur le duc d'Autriche. Charles fut élu empereur d'Allemagne, le 18 juin 1519, et couronné bientôt après à Aix-la-Chapelle. Il n'avait pas vingt ans ; et déjà, peu content de l'avoir emporté sur son émule dans l'assemblée électorale, il eut assez de talent et d'habileté pour détacher de l'alliance de la France, d'une part le souverain pontife Léon X, de l'autre Henri VIII et le cardinal Wolsey, son premier ministre, que François croyait avoir enchaîné pour toujours à ses intérêts.

Cependant l'orage qui grondait depuis plusieurs années entre l'Empire et la France finit par éclater. A la mort du duc de Chièvres, premier ministre de Charles après avoir été son gouverneur, et partisan obstiné de la paix, la guerre s'alluma de tous les côtés à la fois. François, dans l'impétuosité de son caractère, s'était déclaré l'agresseur au nord comme au midi, et la fortune avait paru d'abord lui sourire, mais il ne tarda pas à voir changer en revers ses succès d'un jour. Le duc de Foix s'empare en son nom de la Navarre, mais il la perd en moins de temps qu'il ne l'avait conquise ; soutenu par les armes et l'or de la France, Robert de la Marck ose déclarer la guerre à l'Empire, et occupe le Luxembourg ; mais il est vaincu, la France envahie, et si Bayard, renfermé dans Mézières, n'eût point arrêté les troupes impériales, elles pénétraient au sein du royaume. En Italie, Lautrec, malgré sa bravoure et son habi-

leté, est forcé d'abandonner l'une après l'autre Parme, Plaisance, Milan, Gênes, Crémone, toutes les conquêtes de la France. Les derniers soldats français repassaient les Alpes, quand Charles, toujours aussi heureux qu'habile, apprend d'une part que le généreux Padilla a succombé, que la *Germanada* de Valence est anéantie, que les révoltes de Castille et d'Aragon, si menaçantes à leur origine, sont étouffées par la féodalité espagnole, sans qu'il ait eu besoin d'intervenir; de l'autre, que les cardinaux ont porté à la papauté son précepteur Adrien; qu'Henri VIII, déclarant une guerre ouverte à François I^{er}, attaque la Bretagne et la Picardie; et enfin, que le plus grand général qu'eût alors la France, le connétable de Bourbon, poussé à bout par la haine de Louise de Savoie, allait tourner contre son roi et sa patrie l'épée qui les avait si glorieusement défendus à Marignan et dans le Milanais, tandis qu'un an plus tard, cette autre épée de la France, le chevalier Bayard, devait se briser sur les bords de la Sesia.

Si Charles-Quint, secondé par de si heureuses circonstances, ne réussit pas toujours dans ses vastes projets, c'est que sa position, comme souverain, était bien différente de celle de François I^{er}, par exemple, ou de Henri VIII. Ceux-ci étaient des rois à peu près absolus, qui pouvaient disposer presque à leur gré de la fortune et de la vie de leurs sujets. Pour Charles, au contraire, il était impossible de se procurer les sommes nécessaires aux besoins les plus urgents sans le vote des ordres de l'État. Diètes, cortès ou communes, en Allemagne, en Espagne ou dans les Pays-Bas, le libre consentement à l'impôt était pour lui une indispensable condition de toute levée d'argent: et non-seulement les assemblées se montraient en général jalouses de leurs privilèges, mais le peuple lui-même exerçait parfois de terribles vengeances contre ceux de ses mandataires qui oubliaient leur devoir, comme le prouva la mort du malheureux Tordesillas à Ségovie. Charles eut besoin d'une prodigieuse habileté pour dominer cette position. La plus précieuse de ses qualités, sous ce rapport, ce fut sa profonde connaissance du cœur humain. En s'accommodant au génie des peuples si divers qu'il gouvernait, il finit par leur imposer ses volontés; et en même temps il sut admirablement choisir les hommes utiles à l'exécution de ses projets. A l'époque où nous nous trouvons, tandis que François I^{er} confiait les destinées de la France à des favoris comme Lesparre ou Bonnivet, et rebutait par ses injustices ou laissait au second rang les Bourbon, les Lautrec et les Bayard, Charles avait mis à la tête de ses armées et de sa diplomatie des hommes tels que Jean de Manoel, Pescaire, Antoine de Lèves, Lannoy, le prince d'Orange et le connétable de Bourbon lui-même. Il est hors de doute que c'est à de pareils choix qu'il dut le gain de cette bataille de Pavie qui ouvrit et ferma d'une manière si brillante la campagne de 1523, et où François, vaincu malgré des prodiges de valeur, remit son épée au brave et fidèle capitaine belge Lannoy.

On s'est étonné que Charles n'ait point profité de la victoire de Pavie pour achever la ruine de son ennemi et envahir la France consternée de sa défaite et privée de ses plus braves défenseurs. On attribua son inaction en cette rencontre à ce défaut d'argent qui paralysa si souvent ses projets et à l'activité que sut déployer alors Louise de Savoie, mère du roi. Il semble plus rationnel de penser que Charles craignit, s'il aspirait ouvertement à la conquête de la France, de soulever contre lui l'Europe en-

tière, si jalouse de maintenir l'équilibre entre les grands pouvoirs. L'autorité du pontife de Rome, qui avait si longtemps balancé celle des empereurs, était alors minée et croulait de toutes parts ; l'absence de ce contre-poids éveillait plus vivement l'attention de tous les États sur les moindres envahissements que l'un ou l'autre d'entre eux eût osé concevoir. Vouloir effacer la France du rang des royaumes, c'était prétendre hautement à la monarchie universelle, c'était liguier l'univers contre soi. Mais ce qu'il eût été impolitique et sans doute impraticable d'essayer de vive force, Charles tenta de l'obtenir en mettant à profit la position de son ennemi. Malheureusement, on ne peut le dissimuler, cette idée l'entraîna trop loin. Au lieu de la générosité chevaleresque que François eût peut-être déployée en pareille occasion, Charles n'écoula que les inspirations de l'intérêt du moment. Pendant une année entière, il usa de tous les moyens en son pouvoir et ne recula pas même devant d'odieuses vexations pour faire signer à son prisonnier un traité aussi honteux que désastreux pour la France, sans songer que la rigueur même des conditions qu'il imposait les rendait inexécutables.

Dans les premiers moments qui suivirent la bataille de Pavie, Charles avait montré une modération pleine de bon goût et de dignité ; il avait défendu les réjouissances publiques, répondant à ceux qui s'en étonnaient qu'il serait temps de se réjouir lorsqu'on aurait triomphé des infidèles. Mais bientôt l'ambition perça sous ces vains dehors de désintéressement. François, renfermé dans l'alcazar de Madrid, espéra longtemps qu'une entrevue avec Charles-Quint lui-même aplanirait tous les obstacles et terminerait sa captivité. Enfin, l'impatience de voir son vœu réalisé, les ennuis de la prison et les rigueurs exercées envers lui, lui causèrent une fièvre dangereuse. Charles, effrayé, se détermina à le satisfaire et se rendit à Madrid. L'entrevue eut lieu le 28 septembre 1525. L'Empereur, dit Guichardin, montra à son prisonnier une affectueuse bienveillance et lui promit qu'il ne tarderait pas à lui rendre la liberté. Affaibli par la maladie, François crut facilement à ces promesses, et cet espoir contribua à rétablir sa santé. Mais les négociations ne devaient pas tarder à passer des mains de Charles-Quint dans celles de ses ministres. Les conditions de la délivrance de François devinrent tellement rigoureuses que le prisonnier préféra céder la couronne à son fils ; et l'acte formel d'abdication fut porté en France par Marguerite, sœur du roi, alors duchesse d'Alençon. L'Empereur sentit les conséquences d'un pareil acte ; il allait perdre en un jour le fruit de ses victoires et d'une année d'attente ; au lieu du roi de France, il n'avait plus en son pouvoir qu'un simple bourgeois de Madrid. Il adoucit donc en quelques points la rigueur de ses premières conditions ; François, fatigué et impatient, consentit à tout, avec la résolution de ne rien tenir ; le traité fut enfin signé le 14 janvier 1526, et à peine le prisonnier était-il de retour dans ses États que la guerre se ralluma.

Cette conduite était d'autant plus aisée à prévoir que, pendant le séjour de François à Madrid, les choses avaient changé de face. La crainte qu'inspirait à l'Europe la puissance du vainqueur de Pavie, et ses rigueurs à l'égard de François, avaient détaché de son alliance les princes d'Italie et le roi d'Angleterre. Le siège de Rome, prise par le connétable de Bourbon qui y perdit la vie, le sac de cette ville pendant lequel les soldats du roi catholique traitèrent la capitale du monde chrétien avec plus



de barbarie que n'avaient jamais fait les Goths et les Vandales, l'emprisonnement du pape qui suivit la prise de Rome, tout contribua à aliéner du parti impérial l'esprit des princes et des peuples.

Aussi la fortune sembla-t-elle se déclarer contre l'Empereur au commencement de la campagne, et sa position eût été difficile si François eût su mettre à profit ses premiers succès en Italie. Mais ce prince, livré aux favoris qui flattaient ses passions, se montra aussi injuste envers l'amiral Doria, le plus habile de ses alliés, qu'il l'avait été envers le connétable de Bourbon, le plus habile de ses sujets. Puis, fatigué d'une guerre si longue et si souvent malheureuse, avide de repos et de plaisir, impatient de revoir ses fils qu'il avait donnés pour otages, il finit par souscrire au traité de Cambrai, que l'on nomma la *paix des dames*, parce que Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie en furent seules les négociateurs. L'Empereur y gagnait la cession de toutes les villes que les Français occupaient encore dans le Milanais, la renonciation de la France à toute prétention sur le reste de l'Italie et à la souveraineté de la Flandre et de l'Artois, enfin deux millions d'écus pour la rançon des fils du roi.

Tranquille du côté de la France, Charles-Quint pensa que le moment était venu de reporter toute son attention vers l'Allemagne, où se propageait de toutes parts l'incendie des guerres religieuses. La conduite de l'Empereur dans la question du protestantisme a été diversement appréciée. On lui reprochait dans son siècle la tiédeur de son catholicisme; depuis, on l'a plutôt accusé de n'avoir point favorisé l'élan donné par la Réforme à l'esprit humain. Autant que l'on peut en juger par les faits, Charles partageait, comme individu, l'opinion d'Érasme et de ceux que plus tard l'on appela en France les *politiques*. Ces hommes ne se dissimulaient point les abus du catholicisme, mais ils auraient voulu que la réforme partit de l'Église elle-même; ils ne regardaient point celle qu'avait formulée Luther comme un progrès dans la marche de la civilisation; ils en prévoyaient les défauts et les excès. Comme prince, sa position était nettement tracée. Empereur d'Allemagne, élu pour refouler l'islamisme en Asie, son devoir et son intérêt étaient de maintenir la papauté, le bras spirituel, en quelque sorte, du corps dont il était lui-même le bras temporel; chef des populations essentiellement catholiques de l'Espagne, de l'Italie et de la partie méridionale des Pays-Bas, il lui eût été impossible de tolérer la Réforme sans compromettre partout sa souveraineté. Il n'avait donc pas à hésiter. Mais les circonstances furent plus puissantes que son devoir et sa volonté. Lorsque l'hérésie encore naissante pouvait être plus aisément étouffée, les agitations intérieures de l'Espagne et les guerres avec la France divertirent son attention, et quand il put se tourner tout entier contre la réforme, elle était déjà trop puissante, l'union de Smalkalde comptait trop de princes et de villes libres pour qu'il osât l'attaquer de front. Plus tard, enfin, après que les excès des anabaptistes et d'autres sectaires eurent appris aux princes, aux peuples et aux premiers réformateurs eux-mêmes quelles terribles conséquences les nouvelles opinions pouvaient amener, l'étoile de Charles pâlissait; la Réforme, adulte et fortifiée par l'expérience, avait armé le bras de Maurice de Saxe; elle allait faire reculer l'Empereur lui-même et fonder son existence sur l'inébranlable base de la paix de Passau.

Mais en attendant cette dernière phase de la réforme allemande au xvi^e siècle, la

conduite de Charles-Quint fut aussi habile et aussi prudente que le permettaient les circonstances. Tout en réclamant du pape un concile général qui pût terminer tous les différends, il consacra, par la diète de Ratisbonne, le principe de la tolérance, il sut se concilier les catholiques et les protestants, et les trouva prêts à le seconder contre Soliman, qui menaçait la Hongrie à la tête de trois cent mille hommes de troupes. « Depuis 1529, Charles-Quint, dit M. Mignet, dirigeait lui-même la vaste administration de ses États et de ses affaires. Ses ministres, ses généraux, ses négociateurs n'étaient que les instruments bien choisis de ses desseins et les habiles exécuteurs de ses volontés. Il s'était entouré d'hommes capables, mais subordonnés, qu'il savait trouver avec art, employer avec à-propos, conserver avec fidélité, enrichir avec lenteur pour s'en servir plus longtemps, et qu'il surpassait tous par la sûreté de son jugement et la vigueur de sa résolution. » Cependant, jusqu'à l'expédition contre Soliman, il n'avait jamais commandé ses armées en personne. Il semblait attendre cette grande occasion. Car ici il n'avait plus à combattre des Français ou des Italiens ; il s'agissait des éternels ennemis du christianisme et de la civilisation. Soliman, le digne contemporain des grands princes qui illustrèrent le xvi^e siècle, craignit pourtant de se mesurer avec la fortune de Charles. Devancé, dans toutes ses tentatives d'attaque, par la prudente vigilance de son ennemi, il se retira devant lui. Charles, vainqueur de l'islamisme sur terre, put bientôt remporter sur lui une victoire encore plus décisive, en arrachant Tunis aux mains du fameux Chérédin Barberousse. Les campagnes d'Italie avaient été la gloire de ses généraux plus encore que la sienne. A la prise de Tunis, l'Empereur lui-même combattit une seconde fois pour l'honneur du nom chrétien, sans distinction d'opinions ; pour la tranquillité de l'Europe, sans distinction de nations. Le résultat de cette conquête fut la destruction, momentanée du moins, de la piraterie, et la délivrance de vingt mille esclaves chrétiens, qui portèrent en tous lieux l'éloge de leur libérateur. Il revint en Allemagne par l'Italie, et chaque pas de son long voyage fut un nouveau triomphe.

La prise de Tunis est l'apogée de la gloire de Charles-Quint. Depuis cette époque, il sembla que la fortune, jusqu'alors si fidèle aux drapeaux de l'Empire, ait voulu passer à l'ennemi et justifier d'avance ce mot qu'il prononça plus tard : « Je reconnais que la fortune est une femme, elle abandonne les cheveux blancs. » Sa première disgrâce est la funeste campagne de France, de l'année 1536, où l'armée impériale fut usée et anéantie sans combats. Bientôt après, Charles se vit forcé de sévir contre les Gantois, ses compatriotes, révoltés pour une question d'impôt contre sa sœur Marie, gouvernante des Pays-Bas. Sa sévérité, peut-être nécessaire, fut d'ailleurs tempérée par la clémence ; cependant on la lui a reprochée d'autant plus vivement qu'elle contraste avec l'indulgence qu'il témoignait en même temps pour la noblesse espagnole, coupable du même délit.

Mais le plus grand désastre du règne de Charles-Quint fut assurément la fatale expédition d'Alger, qu'il entreprit contre l'avis de ses plus expérimentés capitaines, et entre autres de l'amiral Doria. En vain avait-il réuni l'armée la plus brillante, la flotte la plus nombreuse et la mieux équipée que l'Afrique ait vues sans doute depuis les guerres de Rome et de Carthage ; en vain fit-il preuve, jusqu'au dernier instant, d'une constance, d'une fermeté, d'une générosité que ses prospérités continuelles ne

lui avaient point fourni l'occasion de déployer jusqu'alors; assailli sur mer et sur terre par des tempêtes épouvantables, il perdit quarante mille hommes en quatre jours et fut obligé de fuir, vaincu, moins par les ennemis qu'il eut à peine le temps et les moyens d'attaquer, que par la nature et les éléments conjurés.

Cette fois il revint par l'Espagne. Mais le retour d'Alger n'était plus celui de Tunis. D'un côté, la France, alliée avec la Turquie, avait profité de sa défaite pour recommencer la guerre, et la journée de Cérissolles allait laver la honte de Pavie; de l'autre, l'union de Smalkalde avait repris de nouvelles forces. Cependant Charles ne se laissa point abattre. Dans la campagne de 1544, les armes impériales obtinrent des succès qui amenèrent le traité si favorable de Crespy; et, par un habile mélange de prudence et de vigueur, il parvint à dénouer les liens de la ligue protestante. Malheureusement, ce retour de fortune fut passager. Les ennemis les plus constants de Charles, François I^{er} et Luther, étaient morts; mais à l'homme de plume avait succédé l'homme d'épée, à Luther, Maurice de Saxe, mais au guerrier vieillissant et découragé, le guerrier animé de toute l'ambition de la jeunesse, à François I^{er}, Henri II. Dans la lutte avec Charles-Quint, Maurice de Saxe l'emporta sur l'Empereur, d'abord par l'adresse, ensuite par la force; après s'être longtemps joué de sa sagacité ordinaire, il finit par le vaincre à Inspruck, et la paix de Passau, qui fut la conséquence de cette déroute, consolida le protestantisme en Allemagne. Henri II ne fut pas moins heureux que Maurice; la brillante défense de Metz, par le duc de Guise, mit la France à l'abri de toute attaque, et tandis que les Turcs se maintenaient en Hongrie contre l'Empereur, il ne réussissait pas mieux à chasser les Français de l'Italie.

Ce fut dans ces circonstances que Charles songea à abdiquer le pouvoir souverain. Elles suffirent pour expliquer ce dernier acte de sa vie. Il n'est pas besoin de recourir ici à ces caprices du cœur, à cette satiété de l'esprit humain dont un poète a dit :

Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

Il n'est pas nécessaire non plus de supposer des mystères de haute politique et des secrets d'État jusqu'à présent inconnus. Des causes plus simples et plus naturelles se révèlent à l'observateur. La mission de Charles-Quint, protecteur naturel du christianisme et du saint-siège, était de triompher également des infidèles et des hérétiques; or Soliman avait pris Rhodes et dominait la Hongrie, la paix de Passau assurait l'existence de la Réforme. Tous les lieux témoins des victoires de Charles l'étaient désormais de ses défaites, Alger en Afrique, Cérissolles en Italie, Metz en France, Inspruck en Allemagne. Ajoutez que Charles avait toujours eu un caractère mélancolique; qu'étant à peine âgé de quarante ans, la mort de l'Impératrice sa femme, qu'il aimait beaucoup, lui avait fait ressentir les premiers dégoûts de l'autorité suprême; que de violentes attaques de goutte l'avaient tourmenté dès sa jeunesse; que la force du mal, triomphant de tous les remèdes, croissait avec l'âge; que les accès presque continuels altéraient l'énergie de son âme, lui défendaient toute occupation sérieuse et suivie, et qu'il souffrait toutes les douleurs d'une vieillesse

anticipée. Enfin, quelques historiens ont parlé du caractère difficile de Philippe II et des entraves qu'il avait déjà mises à l'administration paternelle. Serait-il vrai, comme le dit Van der Vynckt, que Charles sentit qu'il valait mieux céder à son fils et lui abandonner l'Empire que d'avoir recours à la force et d'en venir à des extrémités toujours douloureuses pour un père? Ce fait n'est point probable; il semble démontré, au contraire, que Philippe ne témoigna aucun esprit d'opposition, et depuis les importantes recherches de M. Gachard et le beau travail de M. Mignet sur Charles-Quint, il est évident que les raisons exposées plus haut suffisent pour expliquer l'abdication de l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, Charles n'attendait plus qu'une occasion favorable pour accomplir son dessein. La paix de religion en Allemagne, le traité qu'il fit avec la France et la mort de Jeanne d'Aragon, sa mère, en hâtèrent l'exécution.

En conséquence, tous les grands de l'État et toutes les personnes revêtues des premières dignités de l'Empire et de l'Espagne furent convoquées à Bruxelles, et Charles, voulant en cette occasion s'entourer d'une pompe extraordinaire, monta pour la dernière fois sur son trône, dans la grande salle de son palais, le 25 octobre 1555, selon la plupart des historiens. Près de lui étaient assis son fils Philippe, alors roi d'Angleterre par son mariage avec Marie Tudor, Maximilien, roi de Bohême, et Emmanuel-Philibert, duc de Savoie; de l'autre côté, Éléonore et Marie, ses sœurs, l'une, douairière de France, et l'autre de Hongrie, Marie, reine de Bohême, et Christine, duchesse de Lorraine. La séance ouverte, l'Empereur commanda à Philibert de Bruxelles, président du conseil de Flandre, d'exposer à cette auguste assemblée le motif pour lequel elle était réunie.

Celui-ci, prenant la parole, prononça un discours qui portait en substance que, depuis que l'Empereur avait reçu le sceptre des mains de son aïeul Maximilien, le bonheur de ses sujets avait été le but de tous ses travaux, mais qu'il avait montré un attachement tout particulier aux Belges, qu'il regardait comme ses concitoyens et chérissait comme ses enfants; que maintenant, affaibli par les maladies, il se sentait averti de ne plus s'occuper que d'un monde meilleur et de déposer en des mains plus fortes et plus habiles le fardeau du gouvernement qu'il ne pouvait plus supporter; que Philippe était parvenu à un âge où la sagesse accompagne déjà la vigueur; qu'ainsi, il se dépouillait en sa faveur de la souveraineté des Pays-Bas et de la Bourgogne; qu'il priait le Très-Haut de faire tourner cet acte de sa volonté au bonheur de son fils et de ses peuples; que lui-même allait s'embarquer pour l'Espagne, et que, dès ce moment, il dégageait ses sujets du serment de fidélité envers lui pour le transporter à Philippe.

Philibert avait à peine fini de parler, quand l'Empereur se leva, appuyé sur l'épaule de Guillaume de Nassau, son favori, et parcourant des yeux un papier qu'il avait apporté pour soulager sa mémoire, il prononça en français un discours qui se trouve tout entier dans Sandoval, et dont voici à peu près le fond :

« Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'aujourd'hui, le bonheur de mes peuples et la défense de la religion et de l'État ont été le seul objet de toutes mes pensées, le seul but de mes entreprises. Pendant tout cet espace de temps, j'ai donné peu de moments à mon repos, encore moins à mes plaisirs. La guerre ou les soins d'une administra-



tion si vaste et si compliquée m'ont obligé à faire neuf voyages en Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, quatre en France, dix aux Pays-Bas, deux en Angleterre, autant en Afrique, et à traverser onze fois les mers.

« Presque toutes les guerres que je me suis vu forcé d'entreprendre ont été couronnées d'un heureux succès ; les traités et alliances que j'ai faits ont été utiles à mes peuples, si bien qu'aussi longtemps que mes forces m'ont permis de remplir toute l'étendue de mes devoirs, le seul regret que puissent avoir eu mes ennemis, c'est que Charles ait vécu et régné. Aujourd'hui je sens ces forces m'abandonner ; une maladie cruelle les mine insensiblement, et ce n'est pas lorsque la mort s'approche de moi que je serais capable de préférer quelques jours de plus passés sur le trône au bonheur et au repos de mes sujets. Au lieu d'un monarque accablé d'infirmités et déjà un pied dans la tombe, je vous donne un prince dans toute la force de l'âge ; promettez-moi de lui obéir fidèlement, de demeurer unis à jamais dans la religion catholique, et pardonnez à votre roi les fautes qui ont pu lui échapper au milieu des embarras et des inquiétudes du gouvernement. »

Alors se tournant vers Philippe :

« Puissiez-vous, lui dit-il, régner heureusement. Sans doute, vous devez quelque reconnaissance à un père qui, de son vivant, ôte la couronne de son front pour la placer sur le vôtre ; et pourtant, lorsque je songe au fardeau dont je charge un fils que j'aime si tendrement, je le crois plutôt à plaindre qu'à féliciter. Quoi qu'il en soit, si vous pensez m'être redevable, transportez à vos peuples la reconnaissance que vous vouliez me témoigner, et prouvez-moi votre gratitude en les rendant heureux. Craignez Dieu, le souverain maître de toutes choses ; maintenez dans toute sa pureté la foi catholique, respectez les lois et les privilèges des villes, et fasse le ciel, pour vous récompenser, que vous ayez un jour un fils aux mains duquel vous puissiez remettre le sceptre avec autant de plaisir et de confiance que je le remets aux vôtres. »

Alors Philippe, qui était à genoux devant son père, lui ayant baisé la main, Charles l'embrassa, lui mit les mains sur la tête et le proclama prince des Pays-Bas ; puis il resta quelque temps immobile et les yeux pleins de larmes. Les membres de l'assemblée pouvaient à peine retenir les leurs. Enfin l'Empereur, comme épuisé par ce dernier effort, se laissa retomber sur son siège.

La cérémonie étant achevée, Charles sortit de la salle appuyé sur le prince d'Orange. Un mois après, il déposa de même le sceptre de roi d'Espagne et des Indes. Enfin, il chargea le prince d'Orange d'aller porter la couronne impériale à son frère Ferdinand, roi des Romains.

Charles quitta son palais, et jusqu'à son départ, qui n'eut lieu qu'au mois de septembre de l'année suivante, il habita une maison située alors dans l'enclos du Parc de Bruxelles, probablement sur le terrain occupé aujourd'hui par le Palais de la Nation, et qu'on nomma la maison de l'Empereur.

Il partit de Flessingue le 17 septembre 1556, arriva en Espagne onze jours après, et se retira au monastère de Yuste, qu'on appelle vulgairement Saint-Just. Plusieurs historiens ont dit que dans cette retraite il partagea les rigueurs de l'existence monastique ; que le désœuvrement et les austérités auxquelles il se livra amenèrent en lui un affaiblissement moral, qui alla au point de célébrer de son vivant ses propres

funérailles dans une cérémonie bizarre. Il y a dans tous ces récits beaucoup d'exagération. Les écrivains que j'ai cités plus haut ont rétabli la vérité. « Dans cette retraite à la fois pieuse et noble, dit M. Mignet, dans cette vie consacrée à Dieu et encore occupée des grands intérêts du monde, le cénobite ne cessa pas d'être Empereur. Son esprit resta ferme, son âme haute, son caractère décidé, ses vues fortes, et il donna sur la conduite de la monarchie espagnole les plus habiles conseils et les directions les plus prévoyantes à sa fille, la gouvernante d'Espagne, et au roi son fils, qui les sollicitèrent avec instance et les suivirent avec respect. »

Ce fut au milieu de ce repos dignement occupé que la maladie qui le minait depuis longtemps devint plus sérieuse et amena sa mort le 24 septembre 1558.

Charles-Quint eut toutes les vertus de l'homme privé; il fut époux irréprochable, bon frère, trop bon père peut-être. Brave de sa personne, quand il se mit lui-même à la tête de ses armées, il fut toujours habile, sinon toujours heureux. A la bataille de Muhlberg, un boulet tombe devant lui et le blesse au pied. Il se fait entourer le pied d'une bande de toile, remonte à cheval et ne quitte le champ de bataille que quand la victoire l'en eut rendu maître. Il avait donné d'avance le sujet du fameux tableau de Napoléon à Ratisbonne. Dans la campagne de 1542, devant Landrecies, il disait à ses officiers : « Si vous voyez par terre l'Empereur et son étendard, courez relever l'étendard avant l'Empereur. »

Il eut dans les grandes occasions l'éloquence du cœur. Il paraît qu'il avait écrit des *mémoires* ou *commentaires* dont son confident littéraire, Van Male, parle avec les plus grands éloges, et que des scrupules religieux, et peut-être la volonté de Philippe II, ont fait disparaître. On peut croire qu'ils se distinguaient par la simplicité et la modestie, à en juger par la relation de la campagne de Tunis, écrite par lui-même à sa sœur Marie, gouvernante des Pays-Bas, et que M. Gachard nous a fait connaître. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, il prouva l'intelligence des lettres et des arts, il aima et apprécia les littérateurs et les artistes. On sait que visitant un jour le Titien dans son atelier, celui-ci laissa tomber son pinceau, et que Charles le ramassa en disant que le Titien méritait d'être servi par le César. Il témoignait au reste à tous les hommes de mérite ces mêmes égards qui honorent autant le prince qui les rend que le sujet qui les reçoit. Il recevait la visite du vieil Antoine de Lève, un de ses plus braves généraux; il exigea que celui-ci fût assis et couvert. « Un capitaine, dit-il, qui a fait glorieusement soixante campagnes mérite bien de jouir des privilèges des grands d'Espagne et d'être assis et couvert, à soixante et treize ans, devant un Empereur qui n'en a que trente. » Il porta jusqu'à l'excès sa reconnaissance pour ceux qui avaient été chargés d'élever sa jeunesse; ses précepteurs, de Chièvres et Adrien d'Utrecht, restèrent ses ministres, l'un jusqu'à sa mort, l'autre jusqu'à son élévation au pontificat.

Clément envers ses ennemis, humain envers tous, il adoucit la sévérité des lois à l'égard des Espagnols et des Gantois révoltés. Il ménagea Luther à Worms, et quand, après la mort de ce moine aussi redoutable pour lui que François I^{er}, les Espagnols voulaient déterrer ses os et les brûler : « Sachez, dit Charles-Quint, que je ne fais pas la guerre aux morts. Luther a désormais un autre juge dont je ne veux pas usurper la juridiction. » — « Pourquoi faire grâce, lui demandait-on à propos d'un autre

de ses ennemis, à un homme d'un caractère obstiné et incorrigible, et qui recommencera infailliblement? — Je me ménage, répondit-il, le plaisir d'être clément deux fois. » Plusieurs seigneurs allemands avaient écrit au landgrave de Hesse pour lui offrir des secours. La correspondance fut saisie. Charles, craignant de trouver encore des coupables, brûla le paquet sans l'ouvrir. « La plus douce manière de pardonner, disait-il, est d'ignorer le crime. » Une autre fois, il s'agissait de pamphlets publiés en Flandre contre lui. L'affaire était si grave que le grand conseil crut devoir en informer. Beaucoup de personnes notables se trouvaient compromises. Charles apprit ce qui se passait et se fit apporter toute la procédure. « Le crime est si atroce, dit-il, que, sans examen, il mérite le feu. » Et, au lieu de lire les pièces, il les jeta toutes dans le foyer devant lequel il se chauffait.

On cite de lui une foule de mots heureux et d'anecdotes qui l'ont rendu populaire en Allemagne et en Belgique, comme les héros des légendes, ou comme Henri IV l'est en France. L'origine de la couronne que porte le beurre d'Anderlecht et de celle dont les savetiers de Bruxelles avaient la prérogative de surmonter la botte qui leur sert d'enseigne, les anecdotes des trois brigands, du bûcheron de la forêt de Soigne, du fou de cour Pape Theun, du paysan dont l'Empereur garda la lanterne, une foule d'autres du même genre donnent par intervalles à cette physionomie grave et réfléchie une teinte de spirituelle bonhomie que l'historien ne peut laisser échapper.

En un mot, la seule chose qui manqua peut-être à Charles-Quint pour être un des plus grands hommes dont l'histoire ait parlé, ce fut une grande idée qu'il ait pu saisir, embrasser, poursuivre dans tous ses détails et réaliser dans tout son ensemble. Peut-être aspira-t-il, bien qu'il l'ait toujours nié, à la monarchie universelle; peut-être eut-il pour but, comme il le répéta souvent, de refouler l'islamisme en Asie et d'anéantir l'hérésie; mais il eut contre lui ses propres sujets, avarés de leurs ressources et jaloux de leurs libertés; il eut contre lui François I^{er}, Soliman et Luther; il ne parvint à atteindre aucun des buts qu'il proclamait officiellement ou que son génie s'était marqués en secret, et à sa mort les Turcs étaient maîtres de Rhodes et de la Hongrie, la Réforme était assise sur les plus solides fondements, et le projet d'une monarchie universelle était devenu plus impraticable que jamais.

Quoi qu'il en soit, sa mémoire doit toujours être chère à la Belgique. Nul prince n'a plus fait pour elle; nul n'a mieux senti les deux conditions souveraines d'existence pour la nationalité belge, l'union indissoluble de toutes les provinces sous un seul sceptre et la prépondérance de la capitale. « Nous avons toujours soigneusement et curieusement veillé, disait-il dans la pragmatique sanction de 1549, à ce qui a concerné le bien, le repos et la tranquillité de nos Pays-Bas. Nous avons pourvu non-seulement à ce qui nous semblait nécessaire pour le présent, mais aussi aux choses de l'avenir, afin que nosdits pays fussent d'autant mieux régis, gouvernés et conservés en leur entier. Étant notre intention de toujours faire de même envers eux par tous convenables moyens qui se pourront offrir, nous avons considéré qu'il importait grandement à nosdits pays, pour leur entière sûreté, qu'à l'avenir ils demeurassent toujours sous un même prince, pour les tenir en une masse, connaissant bien que s'ils venaient à tomber en diverses mains par droit de succession héréditaire, ce serait leur évidente ruine. » « Charles-Quint, dit avec raison l'abbé Raynal, sera

surtout adoré des Belges, qu'il distinguera. Bruxelles sera le lieu de tous ses États où la cour sera la plus belle, la plus libre, la plus nombreuse. Il avait senti de bonne heure que les Belges étaient incapables de s'accommoder au génie de leur maître, et il avait trouvé l'art de s'accommoder au leur. »

A. BARON.



BIOGRAPHIE NATIONALE

VIE DES HOMMES ET DES FEMMES ILLUSTRES

DE LA BELGIQUE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RÉGULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

publiée sous la direction de

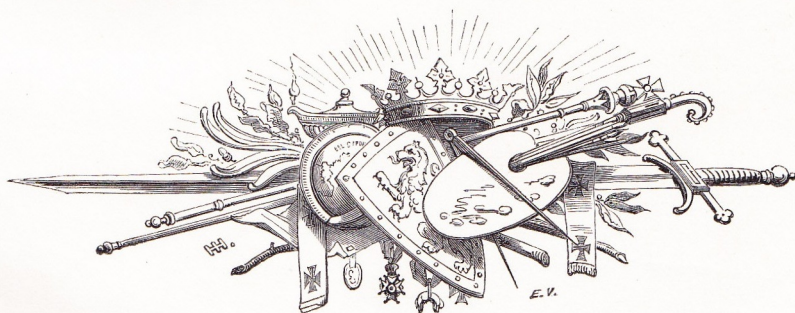
ANDRÉ VAN HASSELT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

ET AVEC LE CONCOURS DE L'ÉLITE DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES BELGES

PREMIÈRE PARTIE.

Souverains, Hommes politiques, Guerriers, Missionnaires, Saints, Évêques, etc.



BRUXELLES

ALEXANDRE JAMAR, ÉDITEUR.

40, RUE DES MINIMES.